

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sergio Kokis
Le carnaval des morts

Francine Bordeleau

Numéro 80, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38661ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1995). Sergio Kokis : le carnaval des morts. *Lettres québécoises*, (80), 10–11.

Sergio Kokis : le carnaval des morts

Avec *Negão* et *Doralice*, Sergio Kokis réussit magistralement l'épreuve du deuxième roman.

PROFIL
Francine Bordéleau

AVEC SES DEUX ROMANS — *Le pavillon des miroirs* et *Negão et Doralice* —, Sergio Kokis s'affirme comme un écrivain d'une rare intensité. Par la grâce de cette écriture exubérante sont restituées l'âme et la chair d'un Brésil aussi atroce que splendide.

Le pavillon des miroirs commence plutôt gentiment, avec l'évocation des culottes de Lili « qui sentent fort ». Le narrateur se revoit petit garçon, serré contre sa « petite tante » dans la moiteur des après-midi de Rio. Odeurs, chaleur, moisissures... : la mémoire se raccroche aux sens, tout comme l'écriture de Sergio Kokis qui signait à cinquante ans, avec *Le pavillon des miroirs*, son premier roman. Pour ce récit aux accents fortement autobiographiques, le psychologue et peintre d'origine brésilienne installé au Québec depuis vingt-cinq ans a raflé le prix de l'Académie des lettres du Québec, le Grand Prix du livre de la Ville de Montréal, le prix Québec-Paris et le prix Desjardins du roman du Salon du livre de Québec.

L'exil intérieur

Peintre aussi, et lui aussi établi, après moult pérégrinations, dans un Québec jamais nommé mais facilement reconnaissable, le narrateur du *Pavillon des miroirs* soliloque en faisant alterner passé et présent. Le passé, « ceux qui viennent de loin, dépouillés et sans attaches » y tiennent : les exilés « sont des mélancoliques, leur temps est fermé et, lorsqu'ils parlent d'avenir, c'est pour venir à ce passé duquel ils ne sont jamais sortis ».

Le narrateur est né à Rio. Sa mère, une Brésilienne aux allures de gitane qui vient de São Paulo, s'ingénie à transformer sa maison en « salon de rencontres » (autant dire : en bordel) ; le père, né en Lettonie mais arrivé au Brésil avant de savoir parler — les grands-

parents du narrateur ont donc probablement émigré pendant, ou juste après la Première Guerre

mondiale —, est un électricien et un inventeur, un rêveur qui possède sa petite entreprise et ne jure que par les méthodes de gestion étatsuniennes (standardisation de la production, « garantie éternelle »...).

L'enfant côtoie les prostituées et leurs clients, les ivrognes, la misère qui suinte de partout. Mais c'est durant ses années d'internat, et plus précisément lors d'un voyage organisé par un professeur dans l'État de Bahia, qu'il découvrira vraiment le Brésil. Voyage épique, initiatique, cette traversée du Nordeste — la région la plus pauvre du pays — met le narrateur en présence de spectacles atroces, à côté desquels la vie dans les favelas de Rio semble presque douce. Des grappes d'enfants s'accrochent aux véhicules — des enfants « aux traits vieillis, plissés et livides », avec « des ventres énormes sur des jambes maigres » —, des fillettes pas même pubères se vendent aux chauffeurs pour une bouchée de pain — devenues adolescentes elles ont quelques chances, si elles sont vraiment belles et pas trop abîmées, de finir dans un bordel —, les estropiés, les mendiants pullulent dans ces « dépotoir[s] de viande humaine » que sont les villages... Toutes images apocalyptiques, images de cadavres et de corps abjects qui renaîtront plus tard, sur les toiles du narrateur.

Le Brésil recréé par le peintre exilé, c'est l'exubérance, la luxuriance, l'abjection. Cet excès qui semble caractériser la culture brésilienne, une culture des contrastes où cohabitent splendeur et misère extrêmes, catholicisme et cultes animistes, conservatisme et érotisme exacerbé, est magnifiquement rendu par la prose de Kokis. Les images sont puissantes, l'écriture brûlante, et certains passages, paroxystiques, atteignent une sorte de fureur. Kokis n'est pas un tiède.

La réflexion sur l'art, dont l'écrivain nous entretient en parallèle, est peut-être plus ardue, plus redondante aussi. Mais Kokis parvient encore à écrire des pages fascinantes, lorsque par exemple il montre comment les images de l'enfance s'imposent à la mémoire du peintre et se retrouvent fixées sur la toile. Ce bleu si pur et sublime, c'est la teinte prise par





le corps d'une femme étranglée ou d'un noyé ; ce pourpre qui accentue la sensualité des lèvres, c'est le rouge dont se parent les prostituées rachitiques, à peine pubères, des bidonvilles, ou encore le sang qui s'échappe d'une chair torturée ; à ces bruns et à ces ocres chaleureux correspond la couleur de monceaux d'immondices... « L'artiste découpe dans les choses [...]. Puis il les recrée, il les arrange avec artifice, de façon que seul l'essentiel demeure », comme l'explique le narrateur vers la fin.

Mais *Le pavillon des miroirs* est justement un livre sans fin : l'exilé sera toujours en exil, toujours en train de marchander entre le passé et le présent. Mais elles ont indélébiles, les « cicatrices de la mémoire »...

La lune dans le caniveau

Avec *Negão et Doralice*, Sergio Kokis change de registre. L'intensité, la sensualité du *Pavillon des miroirs* y sont, mais en plus dense encore, en plus « ramassé ». *Negão et Doralice*, conte brésilien de désir, d'amour et de mort, est un grand récit.

Nous sommes à Rio de Janeiro, en 1972, « une semaine avant le carnaval ; un jeudi de février, juste au lever du soleil ». On ne saurait faire plus précis. Zacarias da Costa — le vrai nom de Negão, mot qui veut dire « gros nègre » — est en cavale. Il fuit et cherche une planque parce qu'il a tué, au poste de police, trois flics abjects : Vigario, com-

missaire politique qui voulait l'éloigner de sa Doralice, et deux sous-fifres occupés à violer une communiste dans la pièce à côté. Mais pour le plus grand malheur de Negão — et de Doralice —, Vigario

allait en fait survivre doublement borgne, de l'œil droit et du testicule gauche. Et cette asymétrie ne ferait qu'augmenter plus encore sa méchanceté naturelle, sa bargne contre l'humain.

Vigario, donc, traque le nègre. Qu'il finira par trouver dans cette favela où règne Nega Ofelia, la grande prêtresse de la *macumba*.

La figure de Nega Ofelia contribue, plus que toute autre, à donner à cette histoire une dimension mythique. Grâce à la vieille femme on communique avec les *Egoums*, ces esprits qui, dans les rites de la *macumba*, veillent au bien-être des vivants (ils sont en quelque sorte les équivalents de nos anges gardiens). Elle le sait : en Zacarias da Costa, le nègre orphelin et vagabond, employé du port devenu voleur, s'est incarné le puissant dieu Xango alors qu'en Doralice, la petite prostituée rousse de dix-huit ans, vit la déesse Yemanjá. Negão et Doralice sont dès lors investis d'une destinée tragique, d'une grandeur qui les dépasse eux-mêmes (et, partant, d'une mission romanesque essentielle). Ce ne sont plus deux personnages misérables, marginaux, mais des figures archétypales, emblématiques de la fatalité.

Tout comme dans *Le pavillon des miroirs*, cependant, Kokis cultive ici la crudité du langage et de la métaphore. Ainsi, de Maria de Lourdes, la plantureuse maîtresse lusitane du musicien Sirigaito, il sera dit, à propos de « l'onctuosité [de ses] parties essentielles » : « Un véritable spaghetti alla carbonara, de la crème pure. » Mais la crudité ne sert pas qu'aux (nombreux) passages torrides ; Kokis raconte avec un impitoyable sang-froid — avec une sorte de détachement dans l'horreur, dirait-on — les tortures pratiquées par la police politique. Pour le Brésil touristique, de carte postale, il faut aller ailleurs que chez Kokis.

Le talent de l'écrivain — et celui-ci est considérable — réside dans le style, à la fois sec (« précis » et « clinique » seraient peut-être des épithètes plus exactes) et dansant, ainsi que dans cette faculté d'allier la fable au constat

social. Traversée par les rituels magiques de la *macumba*, l'histoire d'amour de ces deux déshérités devient sublime. En intégrant ainsi le réalisme et la mythologie, Sergio Kokis nous donne à lire un récit sombre et lumineux. Et réussit magistralement l'épreuve du second roman. 

